

Texte littéraire n.3

Longtemps, mes frères et moi ignorerons qu'une loi nouvelle avait fait de nous des enfants différents. Nos parents ne nous en avaient rien dit. Lorsqu'ils ne voulaient pas que nous les comprenions, ils usaient entre eux d'un langage codé, parlaient en roumain (« vorbi român ») ou en yiddish.

Malgré leurs précautions des mots suspects surgissaient tout de même dans leurs conversations. « Untel est à Drancy ». Ils ne disaient pas : au camp de Drancy, mais Drancy tout court. « Untel a été ramassé » : il n'avait pas été arrêté, mais « ramassé ». Jamais ils n'utilisaient le mot rafle qui figurait pourtant dans les journaux que Lucien lisait. Comme si leur censure exorcisait le sens des mots. Un vague cousin pratiquait en maître l'art de la périphrase. Il n'utilisait plus le mot juif puisque les juifs étaient interdits d'existence, il parlait de cycliste. Il est, je suis, nous sommes des cyclistes. Pourquoi cycliste ? Je ne saurais le dire.

C'était le temps des ragots, des mensonges, le temps aussi de la peur des dénonciations. Les oreilles ennemies nous écoutaient et nous, nous sommes devenus des ennemis sans trop le savoir. Peu à peu la vérité s'imposa à nous. Pas toute la vérité, pas celles des camps d'extermination, des massacres systématiques, des fusillades, des chambres à gaz. Celle des arrestations de masse. Nous avons su que des Russes, des Bulgares, des « indéterminés », tous juifs, bien entendu, avaient été « ramassés ». L'espoir rend aveugle. Nous refusâmes pourtant longtemps encore d'imaginer que notre tour viendrait. Je me souviens en particulier d'une conversation que j'eus avec deux camarades de classe, Max Feldmann et André Bercovitz. Je peux même la situer cinquante-cinq ans après. Nous revenions de l'école et nous nous étions arrêtés rue de Turenne sous le porche de l'hôtel du Grand Veneur classé aujourd'hui monument historique qui servait alors d'entrepôt aux Magasins réunis de la place de la République. Chacun émettait des hypothèses plus rassurantes que les autres, celles qui avaient alors cours dans nos familles. Les juifs russes avaient été raflés ; rien de surprenant à ce qu'ils le soient puisque la Russie était en guerre contre l'Allemagne ! Ou que des juifs polonais soient préservés puisque une partie de la Pologne avait été envahie par les Allemands, ses habitants étaient en quelque sorte devenus eux-mêmes allemands. Quant aux juifs roumains, la Roumanie étant l'alliée du III^e Reich, ils n'avaient rien à craindre.

Au Pressoir, près de Boutigny, pas de militaires allemands, pas de policiers dans les rues, pas de rafles dans les quartiers. Les nouvelles nous parvenant filtrées par la radio et les quelques articles lus dans la feuille de chou qui faisait office de journal, j'oubliais quelque peu la guerre. Mais pas ce Paris qui me manquait. J'y suis né, j'étais accoutumé à ses bruits, respiration normale d'une ville. Sans eux, quelque chose d'indéfinissable me manquait. Au silence oppressant de la campagne, je préférais le gémissement sourd du camion-benne mâchouillant les ordures le matin, le crissement des poubelles métalliques griffant le trottoir, je les entendais de mon lit, ils me rassuraient. Je reconnaissais la voiture du laitier au martèlement des sabots de l'attelage sur les pavés, aux claquements de fouet du livreur puis à l'entrechoc des bidons maltraités. Un couinement laborieux marquait l'arrêt de l'autobus face à la poste en bas de la rue. L'imperceptible vibration des vitres de la chambre annonçait le lointain passage d'une rame de métro. Et cette odeur chaude et fraîche de cave mal aérée qui montait par les grilles de la station, celle de bougie mal mouchée des vapeurs

d'essence brûlée ! Je les trouvais autrement plus vivifiantes que la suffocante buée qui s'élevait des lacs de purin dans la cour devant les fermes. Au Pressoir, le grelot d'une bicyclette levait une volée de moineaux et le passage d'une automobile sur la route goudronnée devenait un événement à marquer d'une pierre blanche.